

Blues

Guy Marchamps

Numéro 40, printemps 1989

Montréal jazz

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16146ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marchamps, G. (1989). Blues. *Moebius*, (40), 75–82.

BLUES

Guy Marchamps

à Bob Kaufman

Blues de nuit

Parle nègre
parle noir dans la nuit
hulule tes blues parmi les toiles de la nuit
offre tes oraisons païennes aux enfants bleus de la nuit
parle bouge dans la bouche des crotales
parle moche tout rond aux matous métaphoriques
car la nuit t'embrasse
car minuit est la berline chromée du vagabond
parle nègre aux vitrines scandaleuses
égraine tes colliers de syllabes
pour échapper au langage du trottoir frais
parle de langue en langue
pour que les détectives de la grammaire soient semés
dans le paysage sombre de la nuit
parle en notes atonales avec un chat dans la gorge
hurle tes histoires de vent dans la spirale du jeu
qui ne finit plus
parle noir dans la nuit
oublie que tu cherches à oublier
nocturne est le silence qui s'immisce dans les fibres
du cri
parle fièvre parmi le jaune des lumières qui pissent
sur l'asphalte imbibée de crachats
bois la bruine

mange ton rêve de pain jusqu'au matin
brouste les ruines de ton inlassable mouvement
l'artère grise où tu marches est celle-là même
où coule ton sang
parle et vocalise nègrement même si le bourgeois
cristallin
n'éclate pas dans sa bulle
va au bout de la nuit et reviens sur tes pas et repars
l'alphabet des ruelles te dira l'odeur de la mort
et de la vie tu auras appris à ne dire que l'essentiel
personne ne sait à quel moment la terre entre dans
la bouche
parle noir dans la nuit
et le jour se tiendra peinard dans les chiottes du soleil.



Blues du je insuffisant

Dans l'insuffisance du je
je persiste malgré tout
éloignant dans le travail des mots
les forceps du néant
et l'angoisse de ne plus jamais sentir
le soleil sur ma peau
– les forces de la nature
nous forgent à leur image –
je persiste malgré tout
à être plus qu'une image
et j'aspire à être ravalé
par le tourbillon d'une étoile
– nos petites souffrances ne sont rien
en face de la mort –
perdu d'avance
je persiste malgré tout
signe des ouvrages
où mille détours
déposent le limon crasseux
de notre procrastination
je me balance et persiste malgré tout
à me mentir à mentir aux mots
qui me renvoient le vide des images
dans l'insuffisance du je
– je prends à témoin
le visage du monde
et les fourmis de la communion
s'agitent sur la langue sucrée –
je persiste malgré tout
à respirer par les brèches de l'encre

et par une combinaison frauduleuse
de syllabités mondaines
trust poétique
qui nous enchaîne
aux cailloux d'un petit poucet apeuré
dans la jungle de la conscience.

Blues en je mineur

Vide comme un ciel nuageux dans le bus qui me mène chez moi. J'écris pour voir le bleu de l'encre, pour oublier les fourmis de l'autoroute. Je vois le mauve des fleurs, je vois les atomes à quatre roues couler sur cette grande artère et moi je suis un vide qui respire la fumée de cigarette, qui reptile parmi la brousse de paroles. Accablantes paroles qui amassent la mousse. Je regarde un vieux piquet de clôture qui déprime sous les barbelés.

L'horizon se maquille pendant que j'entends derrière moi: «C'est ça la vie». Une autre voix répète: «C'est ça la vie». Et j'aimerais bien savoir de quoi il en retourne. Qu'est-ce que «ça».

Comment manipuler, caresser, tordre, sculpter la vie? Elle nous glisse entre les mains. Nous mourons de désirs inaltérables. Je ne peux nommer que provisoirement car je suis aveugle, handicapé visuel, non-voyant, forcément voyeur. Puisque la vie se cache, se transforme, se travestit en mille sexes encore inconnus. Des bribes de ciel s'annoncent en taches claires dans le sang et les flics organiques aussitôt dispersent la meute dans quelque aléa de viande vorace, assumée.

Je parle du corps et de la pensée, ce corps pensif qui trace des signes dans l'espace et qui n'en a rien à faire; qui boit le bleu des encres, des ciels et des denims pour se perdre peut-être dans le neutre lotomatique de tout.

«C'est ça la vie». Un rêve? Une fumée? Un cancer?

Je me dis que je suis perspicace, que je suis léger, que je suis un débile profond au fond. Je suis métafiligrane entre deux villes parmi tant d'autres.

Je m'écris des cartes postales pour me faire croire au voyage.

Je commande trois poèmes «all-dressed» pour me donner mal au cœur.

Je est gentil et n'entre pas dans le détail car il n'est pas sûr d'en sortir indemne.

Je a parfois peur comme un renard rusé traqué.

Je s'emmerde.

Kool-Aid blues

Assis sur mon siège social, j'attends l'aide du même nom. Je crie au secours. Les pompiers m'arrosent. Pour tout dire, j'ai l'feu. Cadastré, étampé, marqué, j'ai l'âme en couvre-feu sous les lampadaires de ma police cérébrale. Les rues saignent malicieusement. La raison creuse, comme on dirait l'estomac creux. Est-ce la voie ferrée ou la voix de Léo Ferré que j'entends? La solitude joue à l'espace, elle prend de la place, se bâtit une cathédrale pour que j'aie l'adorer. Pauvre fille. (Car la solitude est une fille). Pauvre toi aux hanches catastrophiques, aux nylons déchirés, aux talons titubants. Tu me fais dire des conneries, une hache dans le cœur ciselant grossièrement les pans de murs d'une déchéance-mienne. Au bout du conte, ça ne finit plus. C'est l'éternel de la rue qui se consume. C'est la cadillac rose cancérigène qui s'illusionne sur ses flancs blancs. Est-ce que j'en dis trop? Pas assez?

Évoquer des souvenirs, les bébelles qui vont avec, des images floues au fond d'un lac de sueur. Je n'ai pas le temps. Le temps c'est de l'argent, l'argent je ne l'ai pas. J'ai mon siège social. Je vends mon âme à l'usure, à l'érosion des marées sociales. La télé me tient des discours ennuyants, mais c'est pas trop forçant. Je sers de cobaye pendant que j'étudie la meilleure façon de mourir. Ça va probablement m'occuper toute ma vie. Je suis un scientifique du spleen. «Quand le blanc va, tout va». Mon œil. Les anges dédaignent ma demeure. Mon kool-aid à l'orange fait fuir les séraphins. À genoux dans la fange, je marque au burin mes lames de rasoir. Déviérgé par la solitude, mon sang autographie des clins d'œil malpropres aux momies.



Je vois maintenant le matin qui déverse son éprouvette de brume sur la nuit. C'est d'une tristesse belle et plutôt confortable. L'histoire, le grand H, le petit h, n'en finit plus. Assis sur mon siège social, j'attends. Mon beau discours fait brailler les corneilles. Je gémiss et on daigne m'écouter parce que je suis prisonnier et que la liberté fait partie des mystères de la vie. J'ai l'école empesée, la cravate embaumée. À mentir j'ai appris. Faut mourir pour la vie, paraît que c'est ça la vérité. Demain, l'androïde me tabassera. Avec ma gaine de métal dix-huit heures, je ne sentirai rien. Immunisé, l'abîme dans ma tasse, je survivrai à Socrate. Ma ciguë au kool-aid faisait peur aux archanges.